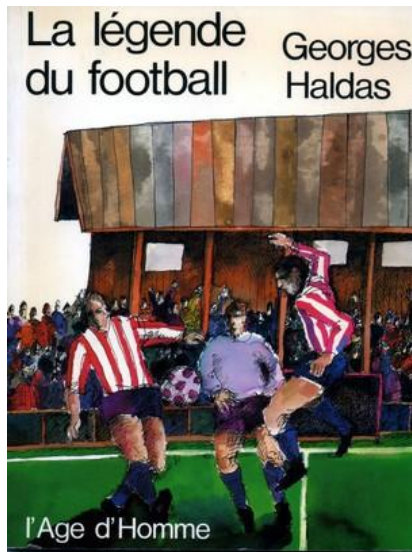


# 02/01/2011 - La légende du football de Georges Haldas



« Qu'est-ce que vous pouvez bien trouver à une partie de football? Je me demande un peu ». C'est à cette question, que nous avons tous entendue sur tous les tons, qu'apporte sa réponse l'écrivain suisse Georges Haldas, poète et auteur de chroniques, d'essais et de traductions, récemment disparu à 93 ans, dans La légende du football (1981).

Il ne cherche pas à justifier sa passion du football à ceux qui y sont hermétiques (et c'est leur droit le plus strict !) : « une passion ne s'explique pas. Elle se vit [...]. La seule chose qu'on puisse faire, quand la passion vous tient, c'est d'en témoigner ».

## **Tout commence dans l'enfance**

Dans son préambule, une première réflexion, évidente pour ceux \_ et ils sont nombreux sur la planète \_ touchés par cette ardeur : « L'engouement de la plupart des hommes pour le football est inconcevable sans le retour à l'enfance » (\*\*).

Il revit les parties improbables, sur des « terrains » improbables, avec des « ballons » improbables, de « football sauvage » dans son enfance. Pour lui, c'est dans ces moments de liberté et de jeu, hors des contraintes de la famille et de l'école, que se sont construits son caractère et son rapport aux autres.

Il nous dresse alors des portraits typés de ses camarades de jeu : le buteur-né, le tout-bon organisant le jeu de l'équipe, le mauvais acceptant sans y croire d'être là parce que c'était un bon copain etc. Très drôle également son regard sur ces footballeurs en herbe imitant pour un public imaginaire, dans leurs beaux gestes comme dans leurs attitudes et tics les plus farfelus, les « grands joueurs » admirés lors des matches professionnels au stade, avec son père le dimanche après-midi : les gamins étaient en même temps eux-mêmes et le goal Franck Sécheyne ou l'avant-centre Raymond Passello [internationaux, grands joueurs du Servette de

Genève dans l'avant-guerre].



Quant à lui, sans qu'il cache ses défauts, son plaisir, c'était, autant que de marquer un but, de « faire, de manière inspirée, jouer l'autre. Lui donner la possibilité de se réaliser et, par là-même, d'assurer un avantage à l'équipe » : cela esquisse en effet une personnalité... Il revient d'ailleurs sur « l'esprit d'équipe », en dépassant alors les limites du champ de jeu, dans une belle page de la partie finale.

Tout au long de l'ouvrage, l'auteur effectue des « flash-back » : l'enfant accompagnant son père pour aller au stade dans une Genève depuis disparue sous l'urbanisme contemporain; en équipes de jeunes, les déplacements en car ou en voiture le dimanche matin dans des villages : le rituel de l'habillement de chacun dans des vestiaires minimalistes aux odeurs mêlées, des terrains frustes ; les matches d'ouverture, en catégorie « juniors », des matches du Servette.

Le vert d'une pelouse, le ciel au-dessus des tribunes sont pour lui aujourd'hui autant de « madeleines » pour retrouver le temps perdu.

Et, corollaire de ces souvenirs, des soupirs sur le temps qui passe...

### **Un « grand match » ordinaire**

Le livre se présente comme le récit d'une demi-finale de Coupe de Suisse, bien plus tard, la cinquantaine passée, à laquelle a assisté Georges Haldas. Non pas pour en faire un reportage journalistique : on saura simplement que le match oppose les Rouges –le Servette de Genève vraisemblablement\_ et des Blancs anonymes, et qu'il s'est terminé par une victoire 2-1 de l'équipe locale. A partir de cette trame (avant, pendant, après le match), il va nous faire découvrir l'univers du football, sur le terrain et dans les tribunes, comme jamais nous n'en avons eu une conscience aussi claire, grâce à son talent d'écrivain (par des mots simples et justes et un sens du rythme de la phrase), irrigué par la connaissance intime de ce jeu.

Chaque page éclate de vie : les portraits de personnages humbles, les croquis des différents états de la foule, les dialogues captés, ses notations sur la relation entre joueurs et spectateurs rendent compte de la comédie humaine qui se joue à l'occasion d'un match.

Bien sûr, il nous fait vivre les temps forts sur le terrain : le débordement d'un ailier, la préparation d'un but, le but marqué et la détresse du gardien battu, une « mêlée épique » dans la surface de réparation, le face-à-face entre le tireur de pénalty et le

goal sont autant de morceaux de bravoure, constituant des scènes vivantes, drôles ou graves.

Il sait relater les sensations d'un joueur, quel que soit son niveau, en action. Il met en particulier l'accent sur la principale qualité des grands joueurs : l'inspiration, fruit d'un don et du travail, dans un moment de grâce comparable à celle de l'artiste quand il improvise, il crée pour changer le cours attendu des choses.

### **Des moments intenses**

Mais il va surtout montrer en quoi, le temps d'un match, ce qui n'est qu'un jeu, si inutile et insignifiant, transporte son public dans une autre dimension, un autre espace, un autre temps, hors des pesanteurs quotidiennes de l'existence, des problèmes personnels, des soubresauts de l'Histoire. Sans les faire disparaître évidemment: les passages sur « les temps morts » du jeu ou sur la mi-temps en témoignent, qui donnent une résonance « pascalienne » à ce divertissement. Pendant les actions, le public vit par procuration, sans le savoir. Il « réalise » à la perfection les gestes des grands joueurs, que lui-même dans son expérience de joueur amateur n'a pas réussis aussi bien, ou même n'a jamais tentés: «... le lourd public des stades, le temps que se développe une belle action, devient artiste ».

L'auteur nous fait passer par toute « la gamme des émotions éprouvées, durant une rencontre, par le public. Des plus intimes, des plus cachées aux plus spectaculaires. Et même explosives », en liaison avec la chronologie et les péripéties d'un match. D'où vient l'intensité de ces émotions?

Le temps d'un match est pour lui à l'image de la vie, dans son imprévisibilité, dans ses « renversements de situation » comme il s'en produit sur le terrain, dans ses changements de direction en dehors de notre volonté. Et il s'en réjouit: nous échappons aux rails sur lesquels veut nous engager une société «où s'accroît jour après jour, et jusqu'à l'asphyxie, l'empire de la prévision et la planification bureaucratique ». Nous retrouvons alors cette inspiration, « qui est l'essence de la liberté. Que chacun de ces spectateurs a connue, vécue, enfant ».

### **Une vision lucide**

Idéalisme aveugle de poète?

Dans le dernier chapitre de son œuvre, Georges Haldas nous dit qu'il est parfaitement conscient du pourrissement de ce jeu par sa commercialisation grandissante, et des tentatives de récupération politique par les gouvernements, éclatante dans les régimes totalitaires : « Mais à quoi bon y revenir ici. Chacun ayant conscience de ces changements, dans ce domaine aussi, liée à celle de nos jolies sociétés où le perfectionnisme technique repose sur un chaos psychique, mental, moral. Oui, cela, tout cela, qui ne le sait ».

Il a bien vu également les débordements des supporteurs fanatiques: ses pages sur ceux-ci sont parmi les plus nettes que nous ayons lues sur le sujet.

Mais son projet était de montrer « tout ce qui se cache de complexité humaine sous ce qu'on appelle communément, et non sans une nuance ironique et dédaigneuse, la passion du football ».

D'expliquer pourquoi, malgré ce pourrissement, il continue à croire que chaque nouveau match pourra lui apporter ce surcroît de vie avec les autres, qui constitue l'essence du football.

Une attitude de totale implication et de distance simultanées.

Une dernière remarque : pourquoi ce mot « légende » du titre, si galvaudé pour des raisons commerciales bien souvent (chaque journaliste sportif un peu connu y allant de sa « légende de... », dans un style épique convenu) ? L'auteur s'en explique : après sa fin, le match renaît et reprend une nouvelle vie par les commentaires (pertinents ou oiseux) des spectateurs, par les écrits qui le fixent. Il a donc pris ce mot dans son sens étymologique latin de « ce qui doit être lu ». Son livre répond à cette définition.

Pour conclure, à la fin de son ouvrage, il cite la phrase d'un ami à lui : «Au fond, parler de football, c'est parler de tout un aspect de l'humanité». Merci, Georges Haldas, d'en avoir si bien parlé !

Loïc Bervas

\* éditions L'Age d'Homme – 1981

\*\* Il est à remarquer que ceux qui ont le mieux parlé (je veux dire avec ironie féroce et humour, sans intolérante acrimonie) de leur détestation du football, et pour lesquels nous avons (malgré tout !) une immense admiration, tels Pierre Desproges dans son sketch « A mort le foot ! » ou l'écrivain Umberto Eco dans sa chronique « Le Mondial et ses fastes » (La guerre du faux), font remonter cette aversion à l'enfance, où ils ont mal vécu leur rapport au football...



**Interview de Georges Haldas par Norbert Eschmann le 22 janvier 1982**

**GEORGES HALDAS, UN POETE DANS LE FOOTBALL, Par Norbert Eschmann**

L'envie d'être un extraterrestre... Taper à toute vitesse sur une machine à écrire un texte qui s'insérerait instantanément dans le journal. Pour, comme la baguette du boulanger, que vous l'ayez au sortir du four, chaud et frais.

Dans cette arrière-salle genevoise du Café de la Comédie, rue des philosophes, quartier de l'écrivain Georges Haldas, je songe aux dizaines de journalistes sportifs, parfois plus, braqués, stylo suspendu, écoutant un quelconque entraîneur ou joueur,

superstar du système, dire avec le sérieux d'un pape : « Très content d'avoir gagné, je tâcherai de faire mieux la prochaine fois ».

Lui, Georges Haldas, c'est le contraire. Il dit simplement, tranquillement, mais toujours avec passion et conviction, des choses importantes en se prenant, au plus, pour un témoin, un passager contemplatif, observateur intelligent de notre monde. Mais Georges Haldas lui aussi connaît la victoire. Sa dernière, c'est La légende du football. Titre d'un livre remarquable (éditions L'Age d'Homme) qui, du football, va au-delà et de cet au-delà sait aussi faire un complice, un explicatif du jeu universel. Pour nous, avons-nous dit à Georges Haldas, c'est le meilleur livre jamais écrit sur le football. Jugé sur le fond et non sur la forme reconnue, elle, par la critique littéraire ainsi que toutes les œuvres de Georges Haldas, comme belle. Mais ce livre d'intellectuel, d'écrivain véritable, de poète aussi, sur le football, ce jeu avec les pieds trouvant notamment naissance, expression, dans les quartiers les moins favorisés, a évidemment quelque peu surpris dans les « salons littéraires ». Georges Haldas s'en amuse et quand il est ainsi, on songe à la malice, à l'humour de Gilles.

Au préalable, dit Haldas dont les yeux derrière des verres épais travaillent pour savoir qui est en face, ma méthode de travail. Quand j'écris un livre, je mène une vie retirée. Tellement que quand le livre sort, je ne peux me rendre compte comment il est reçu. Mais ce que j'ai écrit au début du livre s'est vérifié : à savoir que dans certains milieux le sport n'a pas beaucoup de considération. Chez les gens « cultivés », notamment ceux qui, précisément, sont le contraire de la culture, règne un mépris pour le football. Un milieu « sourire en coin », qui résumait mon essai par la phrase : « On s'étonne que vous ayez écrit un livre sur le football ». Une libraire aussi (Haldas s'amuse à ce souvenir) : « Ce livre sur le football, est-ce du même Georges Haldas que... l'autre ? ».

Disons que moi je m'étonne qu'on s'étonne...

**Peut-on vraiment, comme vous l'écrivez, juger du tempérament et de la mentalité d'un peuple à la seule manière dont une équipe nationale se comporte sur le terrain ?**

Georges Haldas : Dans la conversation que nous venons d'avoir [avant l'interview NDLR], vous m'avez dit : « Quand je vois évoluer plusieurs fois un joueur, je peux me faire une idée plus exacte de son caractère que si je n'avais fait que parler avec lui ». Dans le prolongement de cette intention, j'ai la même réaction envers des équipes nationales différentes. Prenons la République fédérale d'Allemagne : extraordinaire condition physique, efforts méthodiques au service d'une stratégie parfaitement mise au point. Soit un football pensé « à l'avance » avec une extrême rigueur. Mais derrière cette manière méthodique, une farouche volonté de gagner, une mystique de la victoire qui, dans un sens, fausse le jeu, car le plaisir de jouer est soumis à cet impératif de vaincre. Ce qui donne aux plus belles phases du jeu allemand quelque chose de rigide, d'inquiétant, même couronné par le succès.

Chez les Brésiliens par exemple, le plaisir de l'art provoque un tout autre sentiment : stratégie extraordinaire aussi, mais sur un fond musical harmonieux...

Deux impressions donc, RFA-Brésil, totalement différentes et qui montrent combien

la perception d'une phase de jeu en football est riche d'éléments. Aussi riche que les plus grands spectacles.

### **Et...les Suisses ?**

G.H. : Restons encore avec les Allemands. Si un grain de sable vient enrayer leur stratégie, le désarroi s'installe vite dès l'instant que les consignes s'oublient. Il arrive ainsi que les Allemands ne savent plus où ils sont, incapables alors d'improviser. Mais ces moments ne durent guère, sont transitoires, car à force de volonté, d'obstination à contrer se désarroi... Mais cela reste le défaut de la cuirasse allemande.

Les Suisses? J'avais consacré une page entière dans mon livre sur le sujet. Je l'ai écourtée. Jusqu'à pratiquement aujourd'hui on a pu constater que les Suisses avaient, dans tous les matches, une grande capacité pour se défendre mais une non moins grande impuissance offensive. Traditionnellement, petit pays défendant sa liberté au milieu de la tempête des grands d'Europe, les vertus défensives, le courage, l'acharnement dans l'accomplissement d'une tâche, tout ce qui permet de survivre ne pouvait que se développer. Mais en football, comme en art, ce qui importe, c'est de donner, de se laisser aller à l'improvisation. Autrement dit s'engager sans réserve dans l'aventure qui amène la découverte. Cependant en Suisse, souvent, le réflexe de défense ne fait que paralyser les offensives...

**Dans votre livre, vous soulignez clairement que le fait qu'un grand joueur de football touche beaucoup d'argent ne vous gêne pas le moins du monde. Ce point de vue n'a-t-il pas, par exemple, provoqué quelques remarques négatives d'un professeur d'université ou encore d'un collègue écrivain comparant leur gain avec une vedette de football ?**

G.H. : Qu'une vedette de football gagne plus qu'un professeur ou un écrivain ne me choque pas. Encore une fois, pour le footballeur le temps du gain est par ailleurs beaucoup plus limité. D'autre part, un joueur de football ne triche jamais sur le terrain. Soit qu'il ne peut pas duper sur sa valeur foncière. Son gain ne peut être lié qu'à une valeur authentique, ce qu'on ne pourrait dire de beaucoup d'écrivains qui, flattant le public, le trompe dans la réalité, mais néanmoins gagnent parfois des fortunes considérables.

**En vous, on découvre un véritable spécialiste de football qui... n'a pas l'air de porter dans son cœur les retransmissions télévisées...**

G.H. : Comme chaque homme, je suis plein de contradictions. C'est vrai qu'un match à la TV n'a rien de comparable avec une rencontre «vécue» sur place. Et pourtant, je regarde beaucoup de matches à la télévision. La différence réside en ceci : dans un stade, vous participez physiquement et psychiquement non seulement au match, mais à l'ensemble des émotions qui animent la foule. Ce sont les rapports public-acteurs. A la TV, on est seul. Au match on l'est certes aussi, mais au milieu de tous. La différence est capitale.

Sans parler encore des conditions atmosphériques, de la qualité de l'air, de l'odeur de l'herbe, de la vue du ciel parfois violet, des intenses couleurs de la foule, des joueurs, des tribunes, des rumeurs, autant de choses que la TV ne peut transmettre.

Pas plus qu'elle ne peut transmettre ce que j'ai appelé dans mon livre « les temps morts ». Ces moments où les spectateurs se débranchent du jeu pour penser à autre chose, ses soucis, ses préoccupations...

**Vous effleurez le problème, mais vous ne semblez pas porter les entraîneurs actuels en haute estime. Serait-ce le fait que le jeu d'aujourd'hui, que vous suivez toujours, ne fait plus les délices de votre jeunesse ?**

G.H. : Souvent je me suis en effet posé la question pour savoir si, dans le football moderne, on n'accordait pas un rôle excessif à l'entraîneur. Mais cette surenchère indiscutable elle-même est liée comme le reste à l'évolution de la société actuelle dans laquelle dominant la prévision, la stratégie, l'organisation, toutes choses liées au règne de la technologie. Le football tend à être organisé comme une entreprise, alors qu'autrefois il était improvisé, spontané, personnel. C'est le passage de l'artisanat à l'entreprise géante. Je le déplore tout en pensant que les choses sont irréversibles. J'ajoute encore que je suis mal à l'aise dans un stade immense tout comme dans une cité-satellite. Le gigantisme a quelque chose d'inhumain. D'autre part, les enjeux financiers étant aujourd'hui ce qu'ils sont, on subit en tant que spectateur la crispation des joueurs et le plaisir du spectateur en est ainsi diminué. Sans compter qu'indirectement cette crispation exacerbant les passions peut malheureusement conduire aux violences que nus savons. Une fois de plus, on s'aperçoit que finance égale violence.

**Irez-vous au Mondial ?**

G.H. : Un certain sentiment de recul devant l'immensité des foules, sans parler de ma myopie comique, ne m'apporterait probablement pas ce que j'aimerais y trouver...

**Si vous fournissiez aujourd'hui à votre éditeur La légende du football, le livre serait-il le même ?**

G.H. : Le même. L'essence du jeu, ce qui peut passionner et émouvoir, n'ont pas changé. Ce sont les conditions dans lesquelles le football se joue aujourd'hui qui se sont transformées. Il ne faut pas être grand clerc pour savoir que le football, lié à toutes les transformations sociales, est un véritable miroir de la société et aussi de certains réflexes masculins.

**« L'envol de l'ailier » est un chapitre qui vous voit fasciné par le rôle. Or, des ailiers, il n'y en a bientôt plus...**

G.H. : C'est une grande carence stratégique de notre époque. On pourrait multiplier les raisons. En voici une : que la performance d'un seul homme débordant toute une défense n'est jamais à son profit, mais représente un don aux autres qui permettra, par le centre, le but. L'exploit de l'ailier est donc au service des autres. Ce qui donne une dimension de plus à sa performance.

**Pour avoir joué aussi, il n'est pas de détail décrivant le footballeur dans le jeu que je n'ai pas ressenti. Néanmoins, je ne suis pas d'accord avec vous quand vous comparez le développement d'une attaque avec le travail d'un toréador, soit une expression individuelle avec, à son terme, une mise à mort qui n'est**

## **pas comparable tout de même avec la réalisation du but...**

G.H. : Tout à fait d'accord avec vos objections. C'est vrai, marquer un but n'est en rien comparable avec une mise à mort d'un taureau diminué par le travail des picadors. C'est vrai que le caractère social d'une « descente » ne peut être comparé avec l'approche du toréador. Je me suis mal exprimé. Ma comparaison ne touchait, dans mon esprit, que sur un point. A savoir que le but est déjà prévu à l'amorce d'une attaque (espéré par les uns, craint par les autres), comme la mort du taureau est déjà présente dans chaque passe du toréador. C'était l'unique point commun entre les deux processus. J'aurais dû mieux préciser pour éviter les équivoques et les malentendus.

## **La presse sportive ?**

G.H. : Ne prenez pas ma réponse pour une impertinence. J'ai remarqué, souvent à la TV, que plus un film est bête, plus je suis fasciné. Il en va parfois de même avec certaines chroniques sportives que je trouve courtes, plates et pourtant je les lis sans manquer une ligne. C'est une forme d'attraction tout à fait mystérieuse. J'ai remarqué que, même au travers de comptes rendus maladroits, je vivais fortement les phases d'un match que je n'avais pas vu. Je lis aussi toujours les commentaires d'un match que j'ai vu. Cela fait partie de ce que j'ai appelé dans mon livre « la mort d'un match » et sa résurrection, le lendemain, par les commentaires des spectateurs. A plus forte raison par ceux des chroniqueurs sportifs. Même imparfaits, leurs articles participent donc à cette résurrection, y contribuent. Cela me plaît. Bien entendu, comme tout le monde, je souhaite que dans ces conditions, les textes soient le meilleur possible. Ceci n'empêchant pas cela.

**« Au fond, parler de football, c'est parler de tout un aspect de l'humanité ». Ce très joli raccourci, dans votre livre, vous l'empruntez à un vieil ami. Le raccourci de Georges Haldas?**

G.H. : Cette phrase exprime magnifiquement et de manière spontanée ce que de longues années de réflexions m'ont fait ressentir. Je n'en ai pas de meilleure.

\* Interview de Georges Haldas par Norbert Eschmann (24 heures – 22 janvier 1982)